



## Je pense à Yu

de Carole Fréchette  
mise en scène Jean Claude Berutti

théâtre • création • grande salle  
ven 3 fév • 20 :30 & sam 4 fév • 20:00  
durée indéterminée

création mondiale avec Marianne Basler, Pascal Bongard, Yilin Yang • spectacle accueilli en résidence de création à l'Etang des Aulnes, avec le soutien du Conseil Général des Bouches du Rhône • coproduction Compagnie Jean-Claude Berutti, théâtre des Salins – scène nationale de Martigues

Pourquoi Yu et ses trois amis ont-ils choisi de lancer de la peinture sur l'immense portrait de Mao sur la place Tiananmen en 1989 ?

Madeleine, l'héroïne de la pièce de Carole Fréchette demeure sidérée par ce destin inexplicable dix-sept ans après les faits. Lorsqu'elle lit dans un journal la nouvelle de leur libération, elle cesse toute activité et se plonge dans leur aventure...

Depuis le continent nord américain, en plein hiver canadien, accompagnée de Lin (une jeune immigrée chinoise voulant apprendre le français) et de Jérémie (un voisin déboulé là par hasard), Madeleine détricote sa propre histoire et la re-tricote avec celle de trois étudiants chinois insoucians qui ont cru qu'on pouvait renverser l'ordre immuable.

Jérémie, lui, pendant la tentative de révolution chinoise, vivait la plus étrange aventure qu'un père puisse connaître avec son fils...

Et Lin, que sait-elle de la répression estudiantine à Pékin ?

Destins croisés, temps mêlés, théâtre et images mixés, le suspens de *Je pense à Yu* est soutenu par cette lancinante question : «et moi, je faisais quoi en juin 1989 ?»

Jean-Claude Berutti

Source du dossier : compagnie Jean-Claude Berutti



service éducatif - relations publiques

- responsable Murielle Lluch

04 42 49 00 20  
m.lluch@theatre-des-salins.fr

- relations avec les écoles maternelles, élémentaires, visites du théâtre

Roland Rondini 04 42 49 00 21  
r.rondini@theatre-des-salins.fr

- relations avec les collèges, lycées, l'enseignement supérieur, les associations

Daphné Tréfeu 04 42 49 00 22  
d.trefeu@theatre-des-salins.fr

- relations avec les C.E, les Maisons de quartiers, les associations

Stéphanie de Cambourg 04 42 49 00 27  
s.decambourg@theatre-des-salins.fr

La Compagnie Jean-Claude Berutti  
Le Théâtre des Salins – Scène Nationale de Martigues

présentent

# Je pense à Yu

de

**Carole Fréchette**

Le texte de la pièce sera édité en 2012 par Actes Sud-Papiers

mise en scène

**Jean-Claude Berutti**

avec

**Marianne Basler**

**Pascal Bongard**

**Yilin Yang**

scénographie et costumes

**Rudy Sabounghi**



## Création

3 et 4 février 2012 au Théâtre des Salins - Scène nationale de Martigues  
15, 16 et 17 février 2012 au Théâtre de l'Ouest Parisien

## Reprise

Automne 2012 à Paris

# Synopsis

---

Un matin glacial de février, dans l'appartement désordonné où elle vient d'emménager, Madeleine lit dans son journal un entrefilet à propos du journaliste chinois Yu Dongyue, libéré après avoir fait 17 ans de prison pour avoir lancé, avec deux camarades, de la peinture sur le portrait de Mao pendant les événements de la Place Tiananmen, en 1989. Madeleine cherche à en savoir plus sur Yu et ses camarades. Négligeant son travail, repoussant toutes les tâches qui l'attendent, elle s'enferme chez elle pour se plonger dans ces jours de mai 1989, alors que des centaines de milliers de personnes occupaient la Place Tiananmen. Mais sa retraite est perturbée par l'arrivée d'un homme qu'elle ne connaît pas, débarqué chez elle par hasard, et par une jeune immigrante chinoise à qui elle doit donner des leçons de français. Tous les trois, étrangers l'un à l'autre, réunis de façon inattendue, se trouveront confrontés à l'histoire de Yu...



---

# À qui je pense ?

---

Le hasard veut que je termine en ce moment les répétitions des « Estivants » de Maxime Gorki et comme tous ceux qui m'ont précédé, je cale sur la célèbre réplique de Maria Lvowna : « Un écrivain doit utiliser sa position particulière face au public, en dénonçant les déplorables situations qui existent dans notre pays, et en posant des questions sur leurs causes profondes ».

Que penser de cette déclaration venant d'un médecin repu qui s'ennuie en villégiature ? Que vaut son appel aux artistes à « s'engager » et quelle est finalement la responsabilité de chacun dans notre monde d'éternels vacanciers observant la « réalité » dans le prisme déformant du petit écran ?

C'est exactement à cette lancinante question que Carole Fréchette tente de répondre dans sa nouvelle pièce.

L'approche de Carole a cela de particulier qu'elle pose directement la question à la première personne et cela dès son titre qui ne laisse aucun doute sur son caractère autobiographique. Pourtant la construction de la pièce évoque plutôt un labyrinthe mental dans lequel le « je » peut facilement devenir « vous », tellement il est adressé implicitement au spectateur. Par ce jeu ambigu de l'utilisation de la première personne comme personnage, ou plutôt de « l'autothéâtre », si je peux m'autoriser la formule, la distance entre « l'auteur-protagoniste » et le spectateur se trouve mouvante, indéfinie et chaque spectateur peut se retrouver dans l'espace mental de l'écrivain... Ce n'est pas la première fois que Carole Fréchette joue à écrire un théâtre purement mental (qui ne pourrait se passer que dans sa tête), mais cette fois elle pousse la virtuosité à un tel point que sa pièce devient presque un « thriller » politique !

La quête de Madeleine à partir des journaux quotidiens, de la toile, de ses propres journaux de bord, se présente en effet comme un théâtre documentaire dans lequel chaque spectateur est invité à se reconnaître... et à se perdre, en même temps que la protagoniste.

Cet effet de leurre est saisissant, et permet de redoubler sur le spectateur le plaisir de se laisser « embarquer » dans la pensée de Madeleine...

La pièce s'apparente finalement à une forme de théâtre abstrait. Cela tendrait à prouver que toute approche du réel demeure une quête vaine... mais qu'on ne peut s'empêcher de l'interroger douloureusement et sans fin.

Pourtant la « réalité » de l'intrigue est simple et pourrait ressembler à celle d'une « pièce bien faite ». Ce serait compter sans les ruses et le talent poétique de son auteur. Carole Fréchette réussit la prouesse de faire du théâtre à partir d'instantanés de vie présente de trois individus tressés ensemble avec la grande histoire du siècle passé, tout en restant « au bord », du gouffre, de la crise, de la folie, tout en écrivant amoureusement un théâtre « journal de bord », avec sa petite musique entêtante, douce et violente à la fois.

C'est ce caractère d'une intimité indirectement exposée sur le plateau du théâtre, cette recherche d'une poésie matérielle à travers les mots les plus simples qui m'incite à créer la pièce. Dans « Je pense à Yu » la langue simple des personnages possède la vertu de créer des images, et des images fortement contemporaines qui appellent l'utilisation de nouvelles technologies pour sa réalisation scénique.

La « toile » y joue un rôle essentiel, mais aussi la photographie, le document journalistique agrandi, l'affiche, la « graphie » des journaux intimes que Madeleine relit compulsivement, mais aussi le lettrage de celui qu'elle écrit sous nos yeux sur son ordinateur... La recherche de l'héroïne a quelque chose de kaléidoscopique que je souhaite rendre sensible et spectaculaire.

Il ne s'agira pas de représenter la crise existentielle d'une quinquagénaire avec les moyens « psychologiques » d'un théâtre aux rouages bien huilés et connus du public...

Ce serait manquer la cible de la pièce : il faut la traiter telle qu'elle est écrite : une tentative d'expérimenter un théâtre abstrait (quasi symboliste tel qu'on l'entendait au début du vingtième siècle), théâtre essentiel dont nous avons perdu le parfum, le secret et qui nous est pourtant indispensable.

Jean-Claude BERUTTI

Juin 2010



portrait de Yu Dongyue

## Je pense à Yu, entre la grande histoire et la petite

---

Le 23 février 2006, un entrefilet dans mon journal du matin a attiré mon attention. On y annonçait que le journaliste chinois Yu Dongyue, 38 ans, venait d'être libéré après avoir été incarcéré pendant 17 ans pour avoir lancé de la peinture sur le portrait de Mao, à la Place Tiananmen, en mai 1989. On y disait aussi que Yu Dongyue, torturé et mis en isolation à plusieurs reprises, souffrait maintenant de maladie mentale. Cette nouvelle m'a saisie. J'étais d'abord horrifiée par la sévérité de la peine : 17 ans de prison pour une action qui n'a causé ni blessure, ni mort, ni préjudice à aucun être vivant. Et j'étais attristée par les conséquences de cette peine sur la vie de Yu Dongyue, qui a perdu non seulement sa jeunesse, mais aussi sa raison pour avoir posé un geste de nature strictement symbolique. Puis, j'ai pensé à ce que j'ai pu accomplir et à ce qui s'est passé dans le monde pendant ces 17 années. Puis j'ai revu l'époque lointaine de mes 20 ans, alors que la figure de Mao Tse Tung était une source d'inspiration pour toute une jeunesse occidentale en quête d'un monde meilleur. Puis j'ai pensé au geste lui-même : lancer de la peinture rouge sur le portrait d'un leader considéré comme intouchable. J'ai pensé à l'incroyable audace de ce geste, à sa puissance, à son caractère sacrilège, et j'ai frissonné, toute seule dans ma cuisine. Surprise d'être si remuée par cette nouvelle qui occupait un si petit carré dans mon journal, j'ai découpé l'article, l'ai mis de côté, et je suis retournée à mon projet en cours.

Un an plus tard, quand j'ai pu enfin revenir à l'entrefilet glissé dans mon cahier, j'ai retrouvé, intacte, l'envie de m'approcher de cette histoire. Une pièce a commencé à se dessiner, calquée sur ma propre réaction : une femme dans la cinquantaine, Madeleine, découvre dans son journal la brève nouvelle sur la libération de Yu Dongyue, nouvelle qui la secoue de façon inattendue et provoque chez elle toutes sortes de réflexions sur sa propre vie. Le titre, qui m'est venu spontanément, *Je pense à Yu*, traduit bien le point de vue que j'ai adopté d'emblée. Je ne voulais pas incarner l'histoire de Yu sur scène, mais plutôt prendre prétexte de ce fait réel pour faire vivre un parcours à un être fictif. Deux autres personnages sont apparus assez rapidement, qui seraient en relation avec Madeleine : Jérémie, un homme d'une cinquantaine d'années, dont la vie a basculé lorsque sa femme l'a quitté, le laissant seul avec leur fils malade, et Lin, une jeune immigrante chinoise à qui Madeleine donne des leçons de français. De manière tout à fait intuitive, c'est ce trio que je voulais mettre en relation avec le geste d'un jeune Chinois posé il y a 20 ans, en me disant que les faits réels occuperaient une toute petite place dans cette fiction.

Parallèlement, je me suis mise à chercher sur Internet au sujet de Yu Dongyue. J'ai appris qu'il n'était pas seul au moment de lancer la peinture; il y avait deux autres jeunes hommes avec lui ce jour-là, et tous les trois ont été condamnés à 20 ans de prison. Un peu plus tard, j'ai découvert avec consternation que l'un d'entre eux, Lu Decheng<sup>1</sup>, vivait désormais au Canada, où il a été admis comme réfugié en avril 2006. Ces événements si lointains se rapprochaient de moi, devenaient en quelque sorte encore plus *réels*.

---

<sup>1</sup> Après hésitation, j'ai fini par entrer en contact avec Lu Decheng, et je suis allé le rencontrer à Calgary. Il m'a raconté pendant trois jours toute cette aventure, depuis l'arrivée des trois jeunes hommes à Tiananmen le 19 mai 1989, jusqu'à la prison, la libération, la fuite de Chine et l'arrivée au Canada. Je n'ai pas intégré tous ces éléments dans ma pièce, car je voulais m'en tenir au geste lui-même et à sa conséquence immédiate, mais il ne fait pas de doute que l'accès direct à l'un des acteurs de l'histoire a teinté mon écriture d'une émotion particulière.

Plus je lisais, plus j'étais fascinée par les circonstances entourant leur action spectaculaire : les manifestations elles-mêmes et le fait qu'elles étaient menées par des jeunes gens qui se retrouvaient en position de prendre des décisions gravissimes; l'appel émouvant du secrétaire général Zhao Ziyang, le 19 mai 1989, suppliant les étudiants d'arrêter leur grève de la faim en leur disant « nous avons été jeunes nous aussi », la loi martiale décrétée le lendemain, et, 3 jours plus tard, dans le chaos d'une Place Tiananmen occupée par des dizaines de milliers de personnes, la peinture lancée sur le portrait de Mao, l'arrestation de ces trois jeunes, etc.

Cette histoire m'est apparue si forte et si riche de sens, sur l'importance du symbolique, sur le sacrifice, sur le rôle des individus dans la marche de l'Histoire, que j'ai décidé de lui accorder une plus grande place dans ma pièce. Je ne voulais plus simplement utiliser les faits réels comme prétexte à bâtir une fiction, mais plutôt entremêler dans le tissu même du texte la tragédie réelle vécue par ces personnes réelles et l'histoire inventée de trois personnages aux prises avec leurs drames inventés.

On dit souvent que je suis une auteure de l'intime. Je pense plutôt que mon écriture est en tension entre l'intime et le monde. Le rapport entre l'un et l'autre se trouve plus ou moins exacerbé selon les thèmes que j'aborde. *Le Collier d'Hélène* est l'un de mes textes où cette tension est la plus évidente, entre la peine intime d'Hélène et la souffrance d'hommes et de femmes meurtris par un drame collectif. Mais tous les personnages, dans cette pièce, sont fictifs. Avec *Je pense à Yu*, je pousse plus loin cette dichotomie en intégrant le monde réel et en le mettant en tension avec la fiction.

On peut se demander pourquoi cette dichotomie m'était nécessaire, pourquoi je n'ai pas fait, simplement, une pièce sur les trois jeunes hommes de Tiananmen. Cela aurait été une aventure possible, mais ce n'était pas la mienne. Afin de trouver ma juste place pour raconter le destin de Yu Dongyue, Lu Decheng, Yu Zhijian, j'ai eu besoin de passer par la sensibilité de personnages qui n'ont pas vécu cette tragédie, qui la regardent de loin, la reçoivent, la laissent vibrer en eux, en cherchant le sens. Des personnages qui, habités comme nous tous par leurs propres démons, essaient d'être présents au monde. La peinture jetée à la face d'un tyran il y a 20 ans rejaillit dans leur vie, libérant chez eux des cris et des larmes enfouies.

*Je pense à Yu* se situe au coeur de la question qui me hante comme auteur : comment parler du monde sans faire abstraction de soi ? Comment parler de soi sans oublier le monde ? À la jonction de la grande histoire et de la petite, du monde réel et de celui que j'invente, cette aventure m'a menée dans des zones dramaturgiques inédites pour moi, entre fiction et documentaire; elle m'a menée en quelque sorte aux limites du théâtre.

Carole FRÉCHETTE  
Montréal, 22 juin 2010

## Jean-Claude Berutti, metteur en scène

Après des études à l'École du Théâtre National de Strasbourg et un premier spectacle *Lotte à Weimar* d'après Thomas Mann en 1981, Jean-Claude Berutti commence un parcours en solitaire qui le mène dans toute l'Europe, où il se forme aussi bien dans des théâtres modestes que sur les plus grandes scènes européennes.

En 1997, il est nommé directeur du Théâtre du Peuple à Bussang, dont il développe l'activité artistique tout en y imposant de façon pérenne le répertoire contemporain

À partir de 2002, il dirige, avec François Rancillac, La Comédie de Saint-Étienne, Centre Dramatique National, et son école. Ensemble, ils tentent de redonner sens aux principes de son fondateur, Jean Dasté. Grâce à la présence permanente de comédiens, ils font de l'élargissement du public, leur priorité.

Pour les 2 dernières années de son mandat, Il dirige seul La Comédie de Saint-Étienne qu'il engage dans une politique ouverte sur l'Afrique et sur l'Europe, avec des créations internationales telles *L'Envolée* de Gilles Granouillet. Il s'entoure d'une troupe de huit comédiens venus de divers pays d'Europe, avec lesquels il crée *Macbeth* d'après Shakespeare de Heiner Müller en octobre 2010.

À la direction de l'École nationale supérieure d'Art dramatique (sise au cœur de La Comédie), il a poursuivi avec passion le projet originel du CDN stéphanois, en affirmant son attachement pour la transmission et l'insertion des jeunes comédiens.

Depuis novembre 2005, Jean-Claude Berutti est président de la Convention Théâtrale Européenne, réseau qui regroupe plus de quarante théâtres de création subventionnés par les pouvoirs publics dans vingt-deux pays d'Europe.

Outre ses nombreuses mises en scène au théâtre, Jean-Claude Berutti travaille régulièrement à la mise en scène dans de prestigieuses maisons d'opéra, en France et en Europe. *Je pense à Yu* est la première création de Jean-Claude Berutti au sein de sa toute nouvelle compagnie indépendante.

## Carole Fréchette, auteure

Carole Fréchette est québécoise et vit à Montréal. D'abord formée comme comédienne à l'École nationale de Théâtre du Canada, elle a fait partie du Théâtre des Cuisines jusqu'au tournant des années 1980. Parallèlement, elle a touché à plusieurs facettes de l'activité théâtrale : enseignement, organisation de festivals, critique, etc. Son premier texte solo, *Baby Blues*, a été créé à Montréal en 1991. Elle est l'auteur de douze pièces, dont *Les Quatre morts de Marie*, *Les Sept jours de Simon Labrosse*, *La Peau d'Élisa*, *Violette sur la Terre*, *Le Collier d'Hélène*, *Jean et Béatrice*. Son théâtre, traduit à ce jour en quinze langues, est joué partout à travers le monde.

Elle a également écrit deux romans pour adolescents, diffusés eux aussi en plusieurs langues. Certains de ses textes ont été produits à la radio en France, en Belgique, en Suisse et en Allemagne. Ses pièces *Les Sept Jours de Simon Labrosse* ainsi que *Jean et Béatrice* ont été adaptés pour la télévision. Un court métrage a été tiré des *Sept Jours de Simon Labrosse*, et *Le Collier d'Hélène* est en cours d'adaptation pour le cinéma.

Ses œuvres ont été saluées par de nombreuses récompenses, au Canada et à l'étranger. Notamment : sa pièce *Les Quatre morts de Marie* a reçu le Prix du Gouverneur Général en 1995 ainsi que le Prix Chalmers, en 1998, lors de sa création en version anglaise à Toronto ; en 2002, la SACD lui décernait le Prix de la Francophonie pour souligner son rayonnement dans l'espace francophone ; elle recevait, la même année, à Toronto, le Prix Siminovitch, la plus importante récompense en théâtre au Canada ; sa pièce *Le Collier d'Hélène* lui méritait en 2004, en France, le Prix Sony Labou Tansi.

Son théâtre est généralement publié chez Leméac/Actes Sud-Papiers.

## Marianne Basler, actrice



Au théâtre, Marianne Basler a joué sous la direction de Jacques Lassalle "Le Misanthrope" de Molière, "Un jour en été" de Jon Fosse, "La danse de mort" de Strindberg..., de Michel Fagadau "Les couleurs de la vie", d'Andrew Bovell ou encore de Jean-Louis Martinelli "Détails" de Lars Noren, Les lettres de Marie Antoinette au Théâtre de la Madeleine. Elle est nommée aux Molière comme meilleure comédienne pour Trahison de Pinter au théâtre de L'Atelier. En 1999, elle reçoit le prix de la critique de la meilleure comédienne pour "Le Misanthrope".

Au cinéma, elle a joué entre autres, pour Jean-Pierre Mocky, Jacques Rivette, Brigitte Rouan, Robert Enrico, Jean-Charles Tacchela, Léa Fazer, Nicolas Steil, Yves Hanchard et Woody Allen dans Midnight in Paris.

Marianne Basler tourne aussi pour la télévision dans de nombreux téléfilms tels que "Un souvenir" de Jacques Renard, "L'affaire Leila" de Pierre Joassin ou encore "Un Viol" de Marion Sarraut.

## Pascal Bongard, acteur



Formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique avec Michel Bouquet, Bernard Dort et Claude Régy, il travaille depuis 1986 sous la direction, notamment, de Matthias Langhoff, Klaus Michael Gruber, Benno Besson, Patrice Chéreau, André Engel, Jean-Pierre Vincent, Lukas Hemleb...

Avec Bernard Sobel, il joue dans *La Charrue et les Etoiles* de Sean O'Casey, *La Fameuse Tragédie du riche juif de Malte* de Christopher Marlowe, *Le Pain dur* de Paul Claudel, *Innocents coupables* d'Alexandre Ostrovski, *Un homme est un homme* de Brecht. Ces dernières années, il a joué dans *Le Viol de Lucrèce*, de Shakespeare mis en scène par Marie-Louise Bischofberger; *La Seconde Surprise de l'amour*, de Marivaux mis en scène par Luc Bondy ; *Hiver*, de Jon Fosse mis en scène par Jérémie Lippmann et *La nuit sera chaude* de Josiane Balasko. Au cinéma, il a tourné dernièrement dans *Soit je meurs soit je vais mieux* de Laurence Ferreira-Barbosa, *La Ligne blanche* de Olivier Torres, *Je ne suis pas une princesse* d'Éva Ionesco, *Holiday* de Guillaume Nicloux. En 2011, on peut le voir dans *La Ligne blanche* d'Olivier Torrès, *Le Guetteur* de Michele Placido et *Nos Enfants* de Joachim Lafosse.

## Yilin Yang, actrice



Yilin Yang vit en France depuis 2002 où elle est venue poursuivre des études théâtrales à l'université Paris III, après avoir obtenu à Taïwan une licence de langues et littérature étrangères à l'université de Tsing-Hua.

Elle entreprend une formation de comédienne au conservatoire du XVe arrondissement de Paris, puis à l'école Claude Mathieu (promotion 2008), elle suit des stages notamment auprès d'Antoine Caubet au Théâtre de l'Aquarium (2010). Par ailleurs, elle crée sa propre compagnie Théâtre Taraxacum et met en scène au côté de Jean Barlerin, *Le Mariage forcé* de Molière.

Au théâtre, Yilin Yang joue régulièrement sous la direction de Richard Demarcy. Elle participe à la lecture de *Adoss* de Jean-Louis Bauer au Théâtre de la Tempête, sous la direction de Philippe Adrien (2011).

Au cinéma et à la télévision, on peut la voir notamment dans le film de Pierre Salvadori, *De vrais mensonges* mais aussi dans la série télévisée *La chanson du dimanche* dans laquelle elle tient l'un des rôles principaux (Chaîne Comédie, puis sur Canal+ en juillet 2011) Yilin Yang parle Français, Anglais et Chinois (mandarin, Taïwanais et Hakkanais) ce qui lui a permis de doubler l'actrice principale de *Stretch* de Charles de Meaux, en Anglais et Chinois.